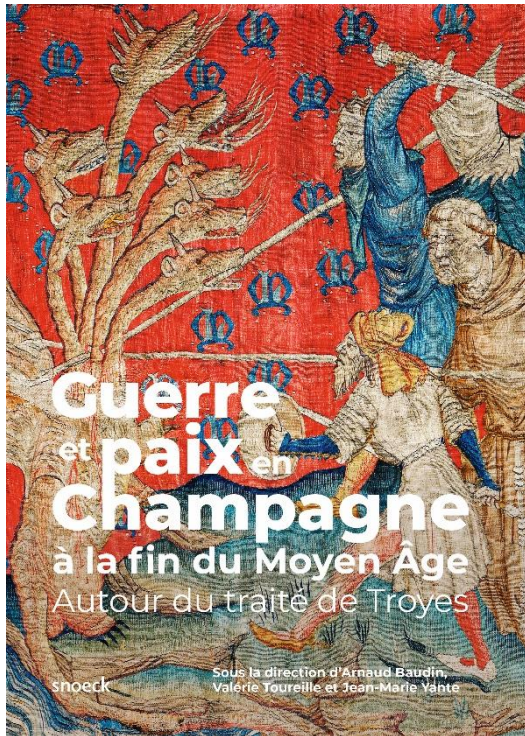




Guerre
et **paix** en
Champagne
à la fin du Moyen Âge
Autour du traité de Troyes

snoeck

Sous la direction d'Arnaud Baudin,
Valérie Toureille et Jean-Marie Yante



Guerre et paix en Champagne à la fin du Moyen Âge. Autour du traité de Troyes

Actes des journées d'étude de Dijon, Chaumont, Épinal et Troyes (2020-2021)

Arnaud Baudin, Valérie Toureille et Jean-Marie Yante (éd.), Gand : Snoeck Publishers, 2024. 24 × 16 cm, 484 p. ; ill. couleurs. ISBN : 978-9-46161-868-9. Prix de vente : 30 €

Parution : 14 mars 2024

Le 21 mai 1420 était conclu à Troyes un traité qui instituait la double monarchie de France et d'Angleterre. Événement central de la seconde phase de la guerre de Cent Ans, le traité de Troyes marque à la fois la consécration de la suprématie militaire lancastrienne consécutive de la débâcle d'Azincourt et l'acmé de la guerre civile qui déchire les partisans du duc de Bourgogne et le clan du Dauphin après l'assassinat de Jean sans Peur au pont de Montereau (1419). En reconnaissant Henri V comme l'héritier légitime du royaume des lis au détriment du roi de Bourges, le traité de Troyes contribua à fédérer les oppositions qui conduiront, neuf ans plus tard, à l'intervention providentielle de Jeanne d'Arc et aux avancées politiques de Charles VII.

Le 6^e centenaire du traité de Troyes et l'exposition organisée par le Conseil départemental de l'Aube à l'Hôtel-Dieu-le-Comte en 2020 ont été l'occasion pour la communauté scientifique de s'arrêter sur cette décennie 1419-1429 cristallisée autour de cet épisode largement méconnu de l'histoire de France et pourtant si fondamental. À travers une trentaine d'articles inédits, ce livre propose une vision renouvelée de cette période charnière de la guerre franco-anglaise, traitant tout à la fois de ses aspects politiques et militaires, de ses effets sur le commerce continental et de ses conséquences sur les populations.

Ce volume réunit les actes des journées d'étude organisées en 2020-2021 à l'occasion du sixième centenaire du traité de Troyes :

« **Jean sans Peur (1419-2019)** »

Dijon, archives départementales de la Côte-d'Or
(31 janvier 2020)

« **Les malheurs de la guerre** »

Chamarandes-Choignes,
archives départementales de la Haute-Marne
(2 octobre 2020)

« **“Bouter les Anglais hors de France”.**

Jeanne d'Arc »

Épinal, hôtel du département des Vosges
(initialement prévue le 11 octobre 2020)

« **Commercer au temps de la guerre de Cent Ans** »

5^e journée d'étude du Centre de recherche
et d'étude sur le commerce international
médiéval (CRECIM)
Troyes, Centre de congrès de l'Aube (15 octobre 2021)

« **Le traité de Troyes. Quand la France
est devenue anglaise** »

Troyes, Hôtel-Dieu-le-Comte (3 décembre 2021)

Couverture : Tapisserie de l'Apocalypse
(Jean de Bruges, vers 1375). Le dragon combat
les serviteurs de Dieu (Apocalypse 12, 17),
3^e ensemble, tapisserie 39. Château d'Angers.

Guerre
et paix en
Champagne
à la fin du Moyen Âge
Autour du traité de Troyes

Actes des journées d'étude de Dijon,
Chaumont, Épinal et Troyes (2020-2021)

Sous la direction d'Arnaud Baudin,
Valérie Toureille et Jean-Marie Yante

Sommaire

Préface <i>Philippe Pichery</i>	11		
Introduction <i>Valérie Toureille</i>	12		
<i>In memoriam</i> Pierre Racine (1925-2021), cofondateur et président d'honneur du CRECIM <i>Patrick Demouy et Jean-Marie Yante</i>	16		
Jean sans Peur (1419-2019)	19		
Considérations sur le dimanche de Montereau (10 septembre 1419) <i>Philippe Contamine</i>	20		
L'assassinat de Montereau : le clan du duc de Bourgogne <i>Alain Marchandise et Bertrand Schnerb</i>	34		
Un prince meurt sur le pont. La mémoire iconographique du meurtre de Montereau, des manuscrits bourguignons au chromo Liebig et à la bande dessinée (xv ^e -xxi ^e siècle) <i>Éric Bousmar</i>	48		
L'héritage littéraire de Montereau <i>Jean Devaux</i>	71		
Le corps du prince. L'image de Jean sans Peur <i>Julien De Palma</i>	84		
Les résidences de Jean sans Peur <i>Hervé Mouillebouche</i>	95		
Michelle de France <i>Jacques Paviot</i>	118		
Les pratiques de la grâce de Jean sans Peur et de la duchesse Marguerite de Bavière <i>Rudi Beaulant</i>	129		
		Le traité de Troyes. Quand la France est devenue anglaise	139
		Le traité de Troyes : traité de paix ou loi pour le royaume ? <i>Jean-Marie Moeglin</i>	140
		Henri V à Troyes <i>Anne Curry</i>	154
		Philippe le Bon et la présence bourguignonne à Troyes <i>Alain Marchandise et Bertrand Schnerb</i>	168
		Henri V et Catherine de France : retours sur un mariage au temps du traité de Troyes <i>Stéphanie Richard</i>	180
		Le traité de Troyes et l'assujettissement des villes rebelles : le cas de Compiègne (1422-1424) <i>Rémy Ambühl</i>	190
		L'emblématique de la double monarchie (1338-1420-1453). La captation de l'emblématique royale française par les souverains anglais <i>Laurent Hablot</i>	202
		Marquer son territoire : sceaux et monnaies du roi d'Angleterre dans la Normandie occupée (1417-1449) <i>Arnaud Baudin</i>	220
		L'autre traité de Troyes (11 avril 1564) : les relations franco-anglaises au xvi ^e siècle et l'ombre portée des rivalités médiévales <i>Sophie Tejedor</i>	230

Les malheurs de la guerre

Avant les Écorcheurs. Les exactions de Jean de Rougemont et de ses compagnons dans le pays de Langres (1416-1417) 244
Alain Morgat

Désolation, reconstruction : les paroisses de l'archidiaconé du Langrois au ^{xv}^e siècle 256
Véronique Beaulande-Barraud

Se prémunir des malheurs de la guerre. Les communautés paysannes dans le royaume de France face à la guerre de Cent Ans 268
David Fiasson

Morimond, une abbaye durant la guerre de Cent Ans (1330-1460) 277
Benoît Rouzeau

« C'est joyeuse chose que la guerre. » L'idéal chevaleresque et la réalité de la guerre 294
Lois Forster

« Bouter les Anglais hors de France. » Jeanne d'Arc

La spiritualité de Jeanne d'Arc 306
Catherine Guyon

Baudricourt et le Barrois 320
Aymeric Landot

Le siège de Troyes ou les clés de la victoire 332
Laurent Vissière

« Et la vendit et la rebaila aux Angloys pour argent comptant. » Jean de Luxembourg et Jeanne d'Arc : itinéraire d'un capitaine de guerre au cœur de la guerre civile 342
Céline Berry

Commercer au temps de la guerre de Cent Ans

L'activité marchande pendant la guerre de Cent Ans. Quelques considérations générales 356
Philippe Contamine

Places marchandes et commerce d'exportation des Pays-Bas (^{xiv}^e-^{xv}^e siècles) 362
Jean-Marie Yante

La gestion du patrimoine forain de Saint-Étienne de Troyes : de la crise à la reconversion d'un espace urbain (^{xiv}^e-^{xvi}^e siècles) 370
Jacky Provence

Tentatives de survie et de réanimation des foires de Champagne aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles 382
Jean-Marie Yante

Circuits commerciaux et consommation à Rouen à la fin de la guerre de Cent Ans 387
Anne Kucab

Le commerce de draps anglais en France pendant la guerre de Cent Ans 399
Milan Pajic

Commercer au temps de la guerre de Cent Ans. Le cas de l'Italie centro-septentrionale au ^{xiv}^e siècle 408
Ignazio A. M. Del Punta

Conclusion 416
Anne Curry

Appendices

Résumés 424

Abstracts 435

Liste des abréviations 445

Bibliographie 446

Index 476

Résumés

JEAN SANS PEUR (1419-2019)

L'assassinat de Montereau : le clan du duc de Bourgogne

Alain Marchandisse
et Bertrand Schnerb

La rencontre franco-bourguignonne de Montereau, qui devait conduire à l'assassinat de Jean sans Peur, permet de mettre en exergue une photographie mise à jour à l'issue des événements des années précédant 1419, la meurtrière bataille d'Azincourt, notamment, du groupe des proches rassemblés autour du duc Jean sans Peur, à l'extrême crépuscule de son principat et de son existence. En premier lieu, le duc fit porter son choix sur un groupe représentant l'élite de la noblesse de sa cour – un prince du sang, un frère du comte de Foix, un fils du comte de Fribourg, cinq grands seigneurs de Bourgogne, l'amiral de France. Deuxièmement, le groupe le plus important au sein de l'escorte ducale est constitué de seigneurs des deux Bourgognes, au détriment de la noblesse des principautés du Nord (Flandre ou Artois) et de Picardie, il est vrai décimée à Azincourt ou présente aux côtés du comte de Charolais, le futur Philippe le Bon. Enfin, l'on ne peut conclure qu'au triste sort des membres de la suite du duc, si l'on excepte ceux qui

se rallièrent au Dauphin – ils moururent sur place, des suites de blessures ou en prison; au mieux furent-ils lourdement rançonnés.

Un prince meurt sur le pont. La mémoire iconographique du meurtre de Montereau, des manuscrits bourguignons au chromo Liebig et à la bande dessinée (xv^e-xxi^e siècle)

Éric Bousmar

Aucune image conservée du meurtre de Montereau n'est contemporaine des faits. Tout au plus peut-on relever de possibles évocations (allusions dans deux livres de prières, portrait posthume du duc). Les premières représentations visuelles connues n'apparaissent qu'un demi-siècle après les faits. Il ne s'agit pas de témoignages mais bien d'illustrations de chroniques. Elles se situent dès lors à l'articulation de la « mémoire vive », portée par les contemporains, et d'une mémoire culturelle. Quatre miniatures ont été repérées, toutes produites dans le contexte politique des Pays-Bas bourguignons. Elles présentent une vision simplifiée du meurtre, notamment quant au nombre de protagonistes, dont les identités posent des problèmes

d'interprétation. Ce qui est sûr, c'est qu'elles s'inscrivent dans un programme iconographique pro-bourguignon, justifiant l'alliance anglaise par l'action meurtrière du camp delphinal. Le meurtre de Montereau semble ensuite s'effacer comme thème iconographique durant la période moderne. Il ressurgit à partir du romantisme. On peut le suivre, en particulier en France et en Belgique, dans la peinture et la gravure d'histoire, puis dans d'autres médias comme le chromo, l'image d'Épinal, la carte postale, la littérature illustrée pour la jeunesse et la bande dessinée. Pas moins de trente-neuf images produites aux XIX^e-XXI^e siècles ont été répertoriées. La variété, et parfois l'ambivalence, des représentations sont ici de mise, en fonction du contexte et des emprunts.

L'héritage littéraire de Montereau

Jean Devaux

Le meurtre de Montereau donna lieu, dans l'historiographie contemporaine, à deux vastes campagnes de propagande menées concurremment par les dauphinois et par les tenants du parti bourguignon. Nourris des données colportées dans chacun des deux camps et largement amplifiées par la rumeur, ces écrits ont certes pour objectif d'identifier les coupables, mais répondent avant tout au désir de mieux cerner les

circonstances précises permettant d'expliquer cet acte lourd de conséquences pour l'avenir du royaume. L'une des grandes préoccupations des commentateurs porte sur les motifs qui purent amener Jean sans Peur à accepter de se rendre sur le pont de Montereau en dépit des dangers auxquels il s'exposait. Les chroniqueurs se plaisent à saluer la détermination et l'esprit de sacrifice du prince, désireux par-dessus tout d'œuvrer pour le bien du royaume. Soucieux de faire pièce aux allégations accréditant la thèse de la légitime défense, les écrivains bourguignons présentent l'attentat comme le résultat d'un complot fomenté de longue date. En revanche, les avis sont beaucoup plus partagés quant à l'implication du Dauphin dans cette sombre affaire, certains chroniqueurs ayant peine à admettre que l'héritier du trône de France ait pu tremper, à titre personnel, dans une action aussi infamante.

Le corps du prince.

L'image de Jean sans Peur

Julien De Palma

La présente communication a pour objet l'utilisation qui a pu être faite par le deuxième duc Valois de Bourgogne de son corps dans la construction de son image. Trois aspects du corps de Jean sans Peur ont retenu notre attention. Le corps physique, tout d'abord, qui nous permet de nous pencher sur l'apparence naturelle de Jean sans Peur : les sources narratives ne nous apportent que peu d'informations, à l'exception de sa taille qui était

petite, et ce sont les sources iconographiques qui font émerger un visage qui peut être qualifié de réaliste, caractérisé par un nez proéminent, des lèvres fortement en retrait et un menton avec pointe en bourrelet. En parallèle du corps physique, il est possible d'observer le corps magnifié, celui qui incarne la fonction ducale, les différents aspects du pouvoir du prince. Les sources traduisent la mise en scène de ce corps à laquelle se livrait Jean sans Peur, notamment par la richesse de ses vêtements ou de son équipement militaire. Enfin, dans le cas du deuxième duc Valois, il convient de mentionner le corps outragé : victime d'un véritable acharnement de la part de ses meurtriers, il fut ensuite instrumentalisé par son fils, Philippe le Bon, pour faire du défunt duc un martyr. Ce dernier avatar du corps ducal sembla d'ailleurs s'imposer dans l'imaginaire populaire, au détriment de la mise en scène orchestrée par Jean sans Peur.

Les résidences de Jean sans Peur

Hervé Mouillebouche

Jean sans Peur (1404-1419) ne fut ni un prince constructeur, ni un prince résident. Les hôtels qui servaient d'étape à son pouvoir itinérant étaient pour la plus grande partie d'entre eux des bâtiments hérités de ses père et mère, et qu'il a très peu modifiés (sinon l'hôtel d'Artois à Paris). En croisant les cheminements, les temps de résidence et les quelques vestiges conservés, on remarque tout de même un usage assez différent

des résidences de Paris, des Pays-Bas et de Bourgogne. À Paris, l'hôtel d'Artois est la seule bâtisse qui a pu avoir une signification et une importance politique. C'est aussi un lieu de résidence très fréquenté par le duc et sa suite. L'hôtel de Conflans, à Charenton-le-Pont, ne sert guère que de point de départ et d'arrivée vers Troyes et la Bourgogne. En Flandre et Artois, le duc Jean réside principalement à Arras et Lille, mais doit régulièrement visiter Gand et Bruges, qui sont également dotées de confortables hôtels urbains. Mais il peut aussi, à l'occasion, bénéficier de résidences comtales à L'Écluse, Male, Ypres, Audenarde, Douai, Lens, Hesdin et Saint-Omer. En Bourgogne, le pouvoir ducal s'organise autour du logis ducal de Dijon, résidence habituelle de la duchesse Marguerite de Bavière. En périphérie de la capitale, les châteaux de Talant et de Rouvres servent respectivement de refuge contre la peste et de maison de campagne. Les autres châteaux ducaux sont des centres de gestions domaniaux, et seuls Argilly, Montbard et Châtillon sont en mesure de recevoir le duc et sa suite. En 1418, Jean sans Peur lance la construction d'une nouvelle aile au logis ducal de Dijon, en exprimant le souhait, peut-être sincère, de pouvoir « y prendre un peu de repos ».

Michelle de France

Jacques Paviot

La figure de Michelle de France (1395-1422), fille de Charles VI et d'Isabelle de Bavière et épouse du duc de Bourgogne Philippe le Bon, est méconnue,

étant assez peu citée dans les documents d'archives et les sources narratives. Cependant, il est possible d'en tracer le portrait. Septième enfant et cinquième fille de France, on connaît le cadre de son enfance, l'hôtel Saint-Paul, puis le Louvre : décors des appartements, mais aussi son apprentissage de la lecture (ABC, bréviaire, livre d'heures, psautier).

Mariée par contrat de mariage à huit ans, fiancée à neuf, elle est mariée religieusement à dix, et à quatorze ans réside avec son mari en Flandre et devient « madame de Charolais », disposant d'un sceau avec un écu en losange. En 1415, son beau-père le duc Jean sans Peur créa un hôtel double pour le jeune couple, mais sans doute son entourage était moins nombreux qu'à Paris. À la suite du meurtre de Montereau, elle devint duchesse de Bourgogne, néanmoins dans la douleur et dans le refus de son mari de la voir, comme elle était sœur de l'assassin. Toutefois, la politique (et les sentiments ?) reprit le dessus et elle remplit ses fonctions de représentation en Flandre et en Artois ; elle fut d'ailleurs nommée à la lieutenance de ces deux comtés en 1421. Elle mourut subitement à Gand, le 8 juillet 1422, pleurée par ses sujets flamands. On parla d'empoisonnement, une enquête eut lieu, demeurée sans suite. Philippe le Bon commanda son tombeau seulement en 1435 (terminé en 1443, mais détruit en 1576) et ne fonda une messe pour le salut de son âme qu'en 1458. Bien que courte, sa vie est une vie exemplaire de princesse à la fin du Moyen Âge.

Les pratiques de la grâce de Jean sans Peur et de la duchesse Marguerite de Bavière

Rudi Beaulant

Les ducs de Bourgogne ont exercé un droit de grâce prenant la forme de lettre de rémission dès le principat d'Eudes IV dans la première moitié du XIV^e siècle. Ce droit, repris dès l'avènement de Philippe le Hardi, est plus complexe à analyser pour le principat de son fils Jean sans Peur, particulièrement en raison de l'état de la documentation. Seule une dizaine de lettres de grâce, pardon ou rémission sont encore conservées pour une durée de gouvernement d'une quinzaine d'années, soulevant la question de la fréquence d'usage de la grâce du duc à cette période. Faute de lettres, c'est vers les comptabilités des territoires bourguignons méridionaux qu'il faut se tourner pour relever davantage de traces de pardons et rémissions accordés par le prince, démontrant qu'il a bien usé du même droit que son père. Jean sans Peur n'est d'ailleurs pas le seul à faire preuve de clémence envers des criminels, puisque son épouse Marguerite de Bavière exerce aussi ce droit. Celui-ci est néanmoins limité pour la princesse, qui ne peut émettre que de simples mandements de grâce envers des voleurs dont la valeur des biens dérobés reste assez faible, mais il semble que cette prérogative soit quelque peu étendue après la mort de son époux. Enfin, si la forme des lettres accordées par Jean sans Peur ne varie guère par rapport à celles octroyées par

son père, les comptabilités des bailliages montrent une évolution sensible du nombre d'amendes civiles imposées en sus de la rémission princière, constituant une spécificité bourguignonne du gouvernement par la grâce.

LE TRAITÉ DE TROYES. QUAND LA FRANCE EST DEVENUE ANGLAISE

Le traité de Troyes : traité de paix ou loi pour le royaume ?

Jean-Marie Moeglin

Le traité de Troyes a souvent été tenu pour un événement exceptionnel à l'intérieur de la guerre de Cent Ans. L'article montre qu'il doit être replacé dans la logique de cette guerre. Il ne se présentait pas comme le transfert du royaume d'une lignée à une autre lignée, mais comme un traité de paix entre les deux royaumes et leurs souverains ; réussissant là où le traité de Brétigny-Calais avait échoué, il créait une paix éternelle entre les deux royaumes de France et d'Angleterre. Henri V et, après sa mort, la « double monarchie » se sont donc efforcés d'obtenir le serment de tous les Français au traité de Troyes. L'expression « le serment de la paix finale d'entre les royaumes de France et d'Angleterre » est explicitée par un document émanant d'Henri V lors du siège de Melun le 22 juillet 1420 et reproduit par Monstrelet. Les

concepteurs du traité de Troyes ont toutefois eu conscience de la faiblesse de la construction juridique sur laquelle reposait sa transformation en traité de paix « finale ». Reprenant le modèle de la *lex publica* dans la Rome antique, ils ont entrepris d'en faire une nouvelle loi « constitutionnelle » du royaume de France. En transformant le traité de Troyes en loi du royaume et en exigeant un serment de tous les habitants, la double monarchie menait de manière conséquente une entreprise de refondation de la *communitas regni* qui devait désormais être garantie par le serment de tous à une loi garantissant le bien commun. Le traité d'Arras en 1435 scella néanmoins définitivement l'échec de cette entreprise et le traité de Troyes entra dans la légende noire de l'histoire de France.

Henri V à Troyes

Anne Curry

Henri V fit son entrée à Troyes le lundi 20 mai 1420. Le lendemain, le traité était scellé à la cathédrale, et, le 2 juin, les noces d'Henri et de Catherine célébrées à l'église Saint-Jean-au-Marché. Henri V quitta la cité champenoise le 4 juin après y avoir séjourné quinze nuits, une période relativement brève mais hautement significative. Son séjour à Troyes figure dans un grand nombre de chroniques de l'époque de chaque côté de la Manche, ainsi que dans sa correspondance privée et les archives royales anglaises et françaises. Par conséquent, il est possible de reconstruire la présence d'Henri à Troyes au jour le jour et d'étudier les

préparatifs des Troyens pour sa venue. Il est assez rare que deux rois se trouvent au même endroit. Ce type de rencontres, bien que considérées par leurs contemporains comme le niveau ultime des échanges diplomatiques, était en effet peu fréquent. En considérant les quatre moments au cours desquels les souverains anglais et français se rencontrèrent en personne au cours de la guerre de Cent Ans, on peut alors observer l'instabilité de leurs fortunes respectives et situer la rencontre de Troyes de 1420 dans un contexte plus large.

Philippe le Bon et la présence bourguignonne à Troyes

Alain Marchandisse et Bertrand Schnerb

Lorsqu'il se présente à Troyes le 21 mai 1420 et se range aux côtés de la famille royale, cependant que le conflit opposant la Couronne de France à la Couronne d'Angleterre allait connaître un épisode crucial, Philippe le Bon est entouré de l'élite nobiliaire destinée à fournir les cadres de l'État bourguignon dans les décennies à venir. Une part de celle-ci se retrouvera dix ans plus tard dans la première promotion de l'ordre de la Toison d'or. Les uns ont servi Jean sans Peur, son père, avant de se mettre à sa disposition, d'autres sont en pleine ascension. Quoi qu'il en soit, dans cette ville de Troyes, alors « capitale de l'État bourguignon », l'afflux de tous ces proches du prince va influencer positivement sur certains secteurs de l'économie, tel le marché des chevaux.

Henri V et Catherine de France : retours sur un mariage au temps du traité de Troyes

Stéphanie Richard

L'article réexamine le mariage d'Henri V et Catherine de France, une union principalement étudiée auparavant par les historiens sous l'angle de ses conséquences patrimoniales et successorales. Le travail retrace d'abord les différentes étapes du processus ayant débouché sur la contraction d'une alliance matrimoniale entre le roi d'Angleterre et la princesse française. Il montre ainsi que cette union s'inscrit, il est vrai, dans un cadre juridique exceptionnel, mais qu'elle correspond à une stratégie d'alliance princière assez classique et qu'elle est en réalité l'aboutissement d'un projet matrimonial de long terme entre France et Angleterre. L'article analyse ensuite en profondeur le fonctionnement du couple formé par Henri et Catherine, pour éclairer ce que l'on peut savoir du quotidien conjugal des époux, de leurs sentiments et de la nature de leurs relations. Si les émotions réellement éprouvées par chacun des conjoints l'un envers l'autre nous resteront toujours inconnues, cet article permet d'établir qu'Henri V et Catherine de France ont œuvré à remplir les rôles conjugaux qui leur sont impartis par la société, pour former un couple tout à fait opérationnel. Ils ont aussi travaillé de diverses manières à faire montre publiquement de leur bonne entente. Ils ont en conséquence constitué un couple royal efficace sur le plan politique.

Le traité de Troyes et l'assujettissement des villes rebelles : le cas de Compiègne (1422-1424)

Rémy Ambühl

La paix de Troyes ne met pas fin à la guerre. Le régime de la double monarchie qu'elle instaure doit soumettre les villes et sujets rebelles qui la refusent. Entre les mains des partisans du Dauphin depuis 1418, la ville de Compiègne, qui fait l'objet de cette contribution, est livrée à Henri V en juin 1422, reprise par des forces de Charles VII en janvier 1424, avant de se soumettre une nouvelle fois, trois mois plus tard, au duc de Bedford. Cette étude de cas nous offre une perspective unique sur l'étendue et les limites de la tolérance de la double monarchie face à la rébellion et la récurrence, ainsi que sur ses méthodes d'assujettissement. Elle nous montre qu'au-delà des mots – la double monarchie proclame haut et fort son droit de punir sévèrement les rebelles – la morsure n'est pas profonde, nous révélant un procédé « souple » de conquête et d'assujettissement qui repose sur le libre choix de faire le serment de la paix finale et l'enracinement de la population « ou pays de sa nacion ».

L'emblématique de la double monarchie (1338-1420-1453). La captation de l'emblématique royale française par les souverains anglais

Laurent Hablot

Après plusieurs siècles de confrontation emblématique,

lis de France et léopards d'Angleterre s'unissent en 1422 sous l'unique couronne de la double monarchie. Devenu roi de France, le roi d'Angleterre, loin d'imposer sa propre image héraldique pourtant patiemment consolidée, à l'imitation de l'exemple français, fait le choix d'exploiter le puissant capital symbolique des fleurs de lis et des emblèmes royaux, mutualisant les discours emblématiques des deux couronnes. Ce processus, entrepris dès Édouard III, est consolidé par Richard II avant que les circonstances ne permettent aux Lancastre de le mettre en pratique. L'appropriation d'un même patrimoine emblématique par les deux princes rivaux Henri VI et Charles VII impose d'ailleurs au roi de France d'adapter son propre discours héraldique pour affirmer sa légitimité.

Marquer son territoire : sceaux et monnaies du roi d'Angleterre dans la Normandie occupée (1417-1449)

Arnaud Baudin

Véritable programme politique, les armes écartelées de France et d'Angleterre, adoptées par le roi Édouard III (1327-1377) dès le début de la guerre de Cent Ans, sont rapidement déployées sur de multiples supports – armoriaux, vitraux, monnaies, sceaux, etc. – et matérialisent pour longtemps la revendication du souverain anglais au trône des lis.

Durant ce long conflit d'un siècle et demi, le Plantagenêt, puis ses successeurs de la branche cadette de Lancastre, administrent en plus de leur

domaine insulaire les territoires continentaux qui leur appartiennent en droit depuis le milieu du XII^e siècle (duché de Guyenne) ou qu'ils soumettent à leur domination après les traités de Brétigny (1360) et de Troyes (1420). La gestion de ces vastes ensembles leur impose d'y disposer de sceaux de juridiction spécifiques développant une emblématique soucieuse de matérialiser auprès des populations la domination anglaise. À partir de l'exemple de la Normandie est interrogé le mode opératoire de diffusion de ces sceaux, de leur commande et de leur iconographie, tout en analysant la manière dont se fait, en retour, la reprise en main emblématique de son domaine par Charles VII à partir de 1429.

L'autre traité de Troyes (11 avril 1564) : les relations franco-anglaises au XVI^e siècle et l'ombre portée des rivalités médiévales

Sophie Tejedor

Cet article s'efforce de déterminer les contours et la portée du traité de Troyes du 11 avril 1564, signé entre la France de Charles IX et l'Angleterre d'Élisabeth I^{re}. Conclu entre deux jeunes souverains, ce second traité de Troyes s'enclasse dans les troubles politico-religieux auxquels est confronté le roi de France depuis le début de la décennie 1560. L'accord de 1564 met ainsi fin au conflit franco-anglais déclenché par le traité

d'Hampton Court en vertu duquel Élisabeth I^{re} s'est alliée au prince du sang, Louis de Bourbon-Condé, chef du camp protestant, lors de la première guerre de Religion. Par ce marché, la reine a accepté de soutenir militairement et financièrement les réformés français en contrepartie de l'occupation du port du Havre et en gage d'un futur échange avec la stratégique et symbolique ville de Calais. Héritée des anciennes rivalités médiévales, la question calaisienne a déterminé les relations franco-anglaises durant tout le premier XVI^e siècle. En 1559, la paix du Cateau-Cambrésis scellant les guerres d'Italie laisse la question en suspens et ravive les tensions entre les deux royaumes. À la faveur du contexte et des événements des années 1562-1563, Catherine de Médicis s'engage alors dans un subtil processus de négociations destiné à récupérer la ville et à mettre définitivement fin aux anciennes prétentions anglaises sur le royaume de France.

LES MALHEURS DE LA GUERRE

Avant les Écorcheurs. Les exactions de Jean de Rougemont et de ses compagnons dans le pays de Langres (1416-1417)

Alain Morgat

Si les ravages de la guerre de Cent Ans en Champagne méridionale ont culminé entre

1435 et 1445 avec la période de l'Écorcherie, certains épisodes très violents se sont produits antérieurement, comme les atrocités commises en 1416 dans le pays de Langres par Jean de Rougemont et divers seigneurs des environs.

Cet épisode est connu grâce à une demande de secours urgent adressée au roi par le chapitre des chanoines de l'église cathédrale de Langres. Le document expose dans un rapport détaillé les ravages commis dans toute la région langroise par divers seigneurs des environs commandés par Jean de Rougemont, seigneur de Buxières. Si les chanoines se concentrent assez naturellement sur les villages dépendant de leur chapitre, ils abordent suffisamment l'ensemble des exactions commises par Jean de Rougemont et sa bande pour constituer un témoignage de premier ordre sur leurs méfaits, qui ont peu à envier à ceux de leurs successeurs des années 1430 : meurtres, viols, torture, prises d'otages, vols de bétail, vols d'argent, vols de nourriture, etc.

Jean de Rougemont a ainsi fait régner la terreur pendant quelques semaines de l'automne 1416 dans un territoire d'approximativement 1 000 km², en profitant des failles alors béantes de l'exercice de l'autorité royale. Ce n'est d'ailleurs pas le roi de France, mais le duc de Bourgogne qui met un terme à ces exactions au début de l'année 1417, en obligeant les seigneurs pillards à transiger avec les Langrois. Rougemont ne peut pas profiter longtemps des avantages consentis par cette transaction, car il meurt quelques mois plus tard.

Désolation, reconstruction : les paroisses de l'archidiaconé du Langrois au XV^e siècle

Véronique
Beaulande-Barraud

La guerre de Cent Ans est une période difficile pour la Champagne, régulièrement parcourue par les troupes armées, en opération pour un roi ou pour leur propre compte. L'Église de la fin du Moyen Âge s'est abondamment plainte de sa pauvreté et du mauvais état dans lequel se trouvaient ses bâtiments. Les visites pastorales en témoignent, comme le montre l'exemple de l'archidiaconé de Langres, pour lequel trois cahiers d'injonctions faites après la visite ont été conservés. Ces documents illustrent la réalité du constat fait à une échelle plus générale : quasiment toutes les églises, dans la seconde moitié du XV^e siècle, sont en besoin de réparations. Mais l'importance de celles-ci varient beaucoup et rares sont les églises en ruine, et ce dès les années 1460. Leur état semble par ailleurs s'améliorer dans les décennies suivantes. Le cimetière est également l'objet de l'attention des autorités, rappelant qu'il forme avec l'église le cœur même de la paroisse. L'intérêt du visiteur pour la vaisselle liturgique, les livres, les ornements, atteste que la question du bâtiment passe, à la toute fin du XV^e siècle, au second plan, sans doute parce qu'il est désormais dans un état correct, au profit de l'amélioration de la pratique religieuse, et d'abord de la bonne administration du baptême et de l'eucharistie.

Se prémunir des malheurs de la guerre. Les communautés paysannes dans le royaume de France face à la guerre de Cent Ans

David Fiasson

La société française à la fin du Moyen Âge peut être divisée en trois : ceux qui décident de la guerre, ceux qui la font, ceux qui la subissent. Bien des chroniqueurs se complaisent à décrire l'impuissance de ces derniers face au déchaînement de la violence de guerre. L'historiographie a justement critiqué cette image d'Épinal, en soulignant la capacité des villageois à prendre les armes dans le cadre d'une autodéfense parfaitement légale et prévue par les ordonnances royales. La présente contribution adopte un angle d'attaque différent, en s'intéressant aux modalités de protection ne faisant pas appel à la violence. Il y avait deux façons de se soustraire aux malheurs de la guerre : il suffisait de mettre sa personne ou ses biens hors de portée de l'agresseur. Une pièce secrète dans la maison ou sous le jardin pouvait remplir ce rôle, mais on a sous-estimé l'efficacité des protections offertes par les espaces consacrés, églises et cimetières. En dépit des exactions bien réelles des routiers et des écorcheurs, une partie non négligeable des soldats, plus disciplinés et mieux encadrés, n'osait pas s'en prendre à des femmes réfugiées dans l'enceinte du cimetière. Les richesses – outils, grains, lard, vêtements – étaient parfois dissimulées dans un coffre secret, une « muce », ou entreposées dans l'église – mais il est vrai que, de plus en plus

souvent fortifiée, elle offrait aussi un véritable rempart. Pour les plus fortunés, il était possible de mettre ses richesses à l'abri, moyennant finance, dans les forteresses réputées inexpugnables : le Mont-Saint-Michel en est un bon exemple, véritable « coffre-fort » de la frontière.

Morimond, une abbaye durant la guerre de Cent Ans (1330-1460)

Benoît Rouzeau

L'étude des archives de l'abbaye de Morimond de 1320 à 1460 est un bon moyen d'observer comment la quatrième fille de Cîteaux traversa la période de la guerre de Cent Ans. Les actes de la pratique sur cette période, à savoir 268 originaux, analyses et copies sont assez nombreux pour réfléchir au poids du conflit sur ce monastère, même si la répartition de la documentation est loin d'être uniforme.

En croisant ces données avec celles de l'archéologie et des chroniques, il apparaît que l'abbaye ne souffrit pas trop de la première phase de la guerre. Il faut attendre les années 1438-1439 pour avoir la certitude d'un premier saccage du site par le bâtard de Bourbon. La guerre semble même, *a contrario*, pour le monastère, comme un moyen de renforcer son patrimoine, en récupérant le temporel de l'abbaye de moniales de Belfays au tournant des XIV^e et XV^e siècles et en renforçant ses possessions urbaines dans un espace compris entre Langres et Neufchâteau. Dans le même temps, elle obtient des

autorisations pour protéger ses biens à la Mothe et ses positions sont confortées dans de petits bourgs de proximité comme Lamarche ou Montigny.

Quelques actes au début du XV^e siècle présentent une partie du temporel dévasté, en particulier les moulins. On note là un indicateur de la baisse des revenus qui toucha nombre de monastères. Les troubles du temps transparissent aussi dans la mise à l'abri par l'abbaye de son chartier au couvent des Dominicains de Langres. Un dépôt qui est attesté lorsque les moines récupèrent leurs archives en 1449, signe que la région est désormais plus ou moins pacifiée.

« C'est joyeuse chose que la guerre. » L'idéal chevaleresque et la réalité de la guerre

Loïs Forster

La bataille d'Azincourt est souvent considérée comme marquante d'un déclin de l'esprit chevaleresque. Cette obsolescence serait masquée par une mise en scène dans des tournois fastueux, n'apportant à leurs participants qu'une vaine gloire, bien loin de la réalité des « malheurs de la guerre ». Or, une analyse attentive et débarrassée de ces clichés révèle que l'idéal chevaleresque entretenu dans le monde des lices s'exprime et trouve tout à fait sa place et son sens en contexte militaire.

La recherche d'exploit individuel amène au lancement de défis singuliers à l'intérêt tactique limité, mais à l'impact réel sur le moral et la motivation des troupes. En ce sens, la mise en danger volontaire d'un

chevalier voulant montrer sa pousse permet d'entraîner une réaction collective. L'esprit de corps entre les hommes d'armes se traduit par une pratique de secours mutuel, facteur d'émulation. Quand un chef de guerre s'expose lui-même au plus fort des combats, son exemple permet de galvaniser ses hommes. Enfin, la volonté de s'illustrer pousse à la polyvalence. Paradoxalement, alors qu'on imaginerait le preux chevalier, fier mais obsolète, se cantonner à la charge à cheval, le guerrier en quête de reconnaissance s'avère parmi les plus prompts à mettre pied à terre quand les circonstances le requièrent. Finalement, aux yeux des observateurs médiévaux, c'est le manque d'esprit chevaleresque qui a provoqué de cinglantes défaites, et pas l'obsolescence de cette mentalité.

« BOUTER LES ANGLAIS HORS DE FRANCE. »

Jeanne d'Arc

La spiritualité de Jeanne d'Arc

Catherine Guyon

La spiritualité de Jeanne d'Arc est un élément essentiel pour comprendre son incroyable épopée, mais c'est aussi un sujet complexe, car il touche au surnaturel. Jeanne est d'abord une chrétienne conforme aux règles de l'Église, notamment celles édictées par le concile de Latran IV. Initiée à la foi par sa mère dans le cadre d'une famille très croyante qui compte des

hommes d'Église et participe à des pèlerinages, elle est une paroissienne de Domremy parmi d'autres dans un contexte troublé de guerres. Fréquentant les frères mendiants, en particulier franciscains, à Neufchâteau comme sur les champs de bataille, Jeanne, profondément libre dans sa vie comme dans ses convictions, n'appartient cependant à aucun courant. Une expérience surnaturelle exceptionnelle qu'elle appelle « ses voix » l'a entraînée à intensifier sa pratique religieuse : ses temps de prières plus nombreux et ses confessions et communions plus fréquentes que ses contemporains ont frappé tous ceux qui ont croisé sa route, de même que la foi sereine dans une époque marquée par la crainte de la mort, du purgatoire et du jugement dernier. Cette expérience l'a conduite dans une démarche d'engagement total de sa personne – incarnée dans le surnom de Pucelle – pour un combat terrestre de libération du royaume de France contre les Anglais et leurs alliés bourguignons, mais qui se révèle aussi être un combat spirituel, allant jusqu'au bûcher comme témoignage suprême et repose sur un véritable message théologique et prophétique, par le rappel des fins dernières et de la conception chrétienne des relations à Dieu et aux pouvoirs.

Baudricourt et le Barrois

Aymeric Landot

À travers l'itinéraire d'un capitaine de guerre, Robert de Baudricourt, l'enjeu de cet article est de comprendre comment les conflits de la

guerre de Cent Ans ont pu se traduire à une échelle régionale et familiale. Si le nom de Robert de Baudricourt reste attaché à celui de Jeanne d'Arc et de la forteresse de Vaucouleurs, l'étude des itinéraires des membres du groupe familial, notamment son père Liébaut, permet de saisir les logiques d'engagement et de fidélités qui sous-tendent les décisions du capitaine de Vaucouleurs. Quant à son répertoire d'action, il témoigne de la porosité des pratiques guerrières au sein du groupe social des capitaines armagnacs, artificiellement séparées entre violences légales et déprédations d'écorcheurs. Plus encore, la présence comme l'enracinement territorial de la famille permettent de saisir les logiques spatiales à l'œuvre dans ses entreprises militaires : les violences de guerre, hybridant pratiques de guérilla, expertises du terrain et pillages de nécessité, constituent des diversions autant que des relais pour le camp armagnac. Ce prisme spatial éclaire davantage les enjeux politiques que soulèvent les Baudricourt : l'investissement de la famille dans le service royal et les carrières administratives, entre autres par la charge de bailli, atteste ainsi les recompositions du pouvoir royal au milieu du XV^e siècle. Ces familles enracinées et à la puissance visible et reconnue revêtent alors un intérêt majeur pour le roi, qui cherche à encadrer ces territoires de marches, où se jouent, plus qu'ailleurs, son maintien et son implantation, parce que son pouvoir s'y trouve régulièrement concurrencé mais aussi, par ses familles, visiblement défendu et renforcé.

Le siège de Troyes ou les clés de la victoire

Laurent Vissière

Début juillet 1429, Troyes fut le premier obstacle sérieux que rencontra l'armée de Charles VII. L'enjeu de cette cité était considérable, aussi bien sur le plan stratégique – une étape clé sur la route de Reims – que sur le plan symbolique – la place où avait été signé le traité qui avait promu la double monarchie en déshéritant le dauphin Charles. Les Troyens craignaient la vengeance de ce dernier, mais avaient les moyens de résister. À la surprise générale et pratiquement sans combattre, ils préférèrent cependant ouvrir leurs portes. Malgré sa brièveté, ce siège offre un aperçu très complet des problèmes matériels et psychologiques posés par la guerre obsidionale. D'un point de vue matériel, l'armée française ne possédait ni réserves ni logistiques et ne pouvait donc envisager de véritable siège. D'un point de vue psychologique, on assista à des échanges très intenses de messages oraux et épistolaires, de rodomontades, de promesses et d'intimidations. En fin de compte, c'est par un coup de bluff que la Pucelle fit céder les défenseurs. Mais la reddition de Troyes eut des conséquences bien plus importantes que la seule prise d'une cité : le généreux pardon du Dauphin et l'absence de réaction des Anglo-Bourguignons allaient inciter les autres villes de Champagne (et d'une partie du royaume) à se rendre. En ce sens, c'est bien à Troyes que fut défait le traité de Troyes.

« Et la vendit et la rebaila aux Angloys pour argent comptant. »

**Jean de Luxembourg
et Jeanne d'Arc :
itinéraire**

**d'un capitaine
de guerre au cœur
de la guerre civile**

Céline Berry

Dès la fin du xv^e siècle, Jean de Luxembourg, géôlier de Jeanne d'Arc, qui la vendit aux Anglais, souffre d'une réputation de traître, ayant sacrifié la vertu, le courage et sa patrie pour quelques milliers de livres. Pourtant, les sources contemporaines témoignent de ses atermoiements face aux demandes répétées des Anglais, auxquelles il ne semble céder que contraint à la fois par le duc de Bourgogne, les difficultés du siège de Compiègne et l'absence d'offre de rançon de la part des Français. Il la visite d'ailleurs lorsqu'elle est détenue à Rouen et se soucie donc de son sort. On peut s'interroger sur ses sentiments à l'égard de Jeanne d'Arc; mais nous ne possédons pas de source directe qui puisse nous renseigner : il ne la mentionne jamais dans les documents postérieurs que nous conservons.

Du reste, outre la capture de Jeanne d'Arc, l'année 1430 est pour Jean de Luxembourg une année riche en événements : en janvier, il est intégré à la première promotion de l'ordre de la Toison d'or; durant l'été, il est chargé du commandement de l'ensemble des troupes bourguignonnes devant la cité picarde, mais ne parvient pas à mener le siège à son terme ; et dans le même temps, avec le

décès de son cousin Philippe de Brabant puis de sa tante Jeanne de Luxembourg, lui et ses frères rentrent en possession de l'héritage de leur oncle Waleran de Luxembourg. Ainsi, s'il est conscient de la valeur militaire de son otage, Jean de Luxembourg est en 1430 occupé par des affaires plus immédiates.

COMMERCE AU TEMPS DE LA GUERRE DE CENT ANS

**Places marchandes et
commerce d'exportation
des Pays-Bas
(xiv^e-xv^e siècles)**

Jean-Marie Yante

Alors que s'essouffent les échanges commerciaux dans les quatre autres villes du cycle des foires flamandes, celle de Bruges contribue à l'hégémonie naissante de la Venise du Nord, bientôt « le noyau du système économique du nord-ouest de l'Europe ». Au cours des dernières décennies du xv^e siècle, l'activité s'y réduit toutefois de manière abrupte et des marchands étrangers quittent la ville au profit d'Anvers. L'essor des foires brabançonnes (Anvers et Bergen-op-Zoom) bénéficie notamment de conditions fiscales favorables. C'est le marché par excellence des draps anglais, pour lesquels l'Allemagne et l'Europe centrale constituent un important débouché.

À Bruxelles, la « capitale » des souverains bourguignons, un drap de luxe est à la base de l'économie locale, avant de connaître une désaffection. La foire de Mons dans le comté de Hainaut, celles de Namur, Huy et Liège en pays mosan, la *Schobermesse* à Luxembourg, d'autres encore ne connaissent, à de notoires exceptions près, qu'un rayonnement régional. Le déclin de la draperie traditionnelle, flamande en particulier, a été remis en question. Une draperie légère, la tapisserie et la toilerie alimentent le commerce d'exportation des Pays-Bas, ainsi que les productions métallurgiques, dont la batterie (travail du laiton), essentiellement à Dinant et Bouvignes dans la vallée de la Meuse. Au milieu du xv^e siècle, une large gamme d'articles est exportée vers l'Angleterre.

La gestion du patrimoine forain de Saint-Étienne de Troyes : de la crise à la reconversion d'un espace urbain

(xiv^e-xvi^e siècles)

Jacky Provence

Les établissements ecclésiastiques troyens ont laissé des fonds archivistiques et manuscrits nombreux, en particulier le chapitre de la collégiale Saint-Étienne. Ces archives montrent que cet établissement était devenu une puissante seigneurie ecclésiastique au sein de la ville de Troyes comme dans toute la Champagne méridionale, se voyant dotée d'un patrimoine

foncier considérable et de ressources provenant des foires de Saint-Jean et de Saint-Remy. Avec les crises qui se succédèrent dès le deuxième tiers du xiv^e siècle, le ralentissement sinon l'arrêt du commerce international comme régional et local, au gré des épidémies et des guerres, les revenus issus des foires furent parmi les premiers touchés. Cette crise eut pour conséquence la dégradation de cet espace urbain, si actif, dynamique et animé au temps des foires. La lecture des registres des comptes laisse l'impression qu'une véritable friche commerciale s'étendait dans l'espace forain de la ville. Face à la disparition de revenus importants, les chanoines vont mener une politique de reconversion de leur domaine foncier forain, le transformant en un nouvel espace dynamique de production artisanale et résidentielle. Cette politique allait de pair avec la volonté municipale d'investir le centre de la ville, participant au relèvement de la cité tout en renonçant, de fait, aux revenus que procuraient les foires de Champagne et, donc, au rétablissement des foires elles-mêmes.

Tentatives de survie et de réanimation des foires de Champagne aux xiv^e et xv^e siècles

Jean-Marie Yante

Alors que des difficultés sont patentées aux alentours de 1315-1320, diverses raisons ont été évoquées afin d'expliquer la progressive disparition des foires de Champagne comme assises majeures du commerce international. Qu'il s'agisse de la transformation

de l'économie occidentale à la fin du xiii^e siècle et au début du xiv^e, de la multiplication de ce genre de rendez-vous dans toute l'Europe, de l'annexion de la Champagne au domaine royal, du début de la guerre franco-flamande, de la sédentarisation du commerce, du poids accru de la fiscalité grevant les échanges ou encore de la concurrence de la route maritime entre la Méditerranée et la mer du Nord, bien des arguments avancés appellent un réexamen. Quoi qu'il en soit, les souverains des xiv^e et xv^e siècles, mus par des préoccupations variables, ont tenté d'assurer la survie et la réanimation des rendez-vous champenois. Les travaux entrepris pour rendre la Seine navigable jusqu'à Troyes et un projet ambitieux de réforme générale du régime des foires, assorti de quelques réalisations, s'inscrivent dans cette perspective. La concession de trois foires à Lyon par Charles VII en 1443, dans le but de concurrencer les réunions genevoises, suscite une vive émotion. Lyon perd finalement ses rendez-vous en 1484. La succession se joue entre Bourges, Lyon et Troyes. La dernière se voit concéder deux foires en 1486, en obtiendra deux supplémentaires en 1510 et 1521, mais la grande époque des rendez-vous champenois est irrémédiablement révolue.

Circuits commerciaux et consommation à Rouen à la fin de la guerre de Cent Ans

Anne Kucab

La guerre de Cent Ans, dont les conséquences

ont été particulièrement importantes en Normandie durant la première moitié du xv^e siècle, notamment avec « l'occupation » l'anglaise, a-t-elle pour autant bouleversé l'économie rouennaise? Si celle-ci a entraîné d'inévitables déplacements de population, la modification ou la ruine de certains circuits économiques, elle a aussi été, pour certains, à l'origine d'opportunités. Plusieurs historiens, dont Michel Mollat, ont ainsi montré combien la guerre de Cent Ans pouvait être perçue comme une césure aux ramifications complexes. Les riches sources rouennaises à notre disposition pour le milieu du xv^e siècle (comptabilités et délibérations municipales en premier lieu) nous permettent de saisir avec nuance les répercussions de la guerre sur une des villes majeures du royaume de France. Elles autorisent également à saisir les changements « au quotidien » auxquels doivent faire face les populations contraintes de demander des exemptions ou des délais de paiement. Face à la guerre, les Normands font preuve d'une fine compréhension des circuits commerciaux et des événements qui les modifient, témoignant de capacités d'adaptation face aux crises économiques.

Le commerce de draps anglais en France pendant la guerre de Cent Ans

Milan Pajic

Il est généralement admis que le drap anglais avait presque entièrement disparu du

continent pendant la guerre de Cent Ans. Les études qui traitent des exportations se focalisent plutôt sur la production en Angleterre que sur les destinations, mais suggèrent que l'Aquitaine représente alors un marché important. En associant les sources des deux côtés de la Manche, notamment les comptes de douane, les inventaires de biens de marchands étrangers en Angleterre, ainsi que des hôtels princiers en France, cet article cherche à démontrer qu'un grand nombre de draps anglais arrive dans les villes françaises par les voies habituelles ou de nouvelles. Les draps de grande qualité étaient vendus sans difficulté à la clientèle princière. Les draps de moins bonne tenue, destinés aux populations locales, étaient exportés en grande majorité vers l'Aquitaine et la Bretagne puis réexpédiés à l'intérieur des terres. D'autres aussi arrivaient vraisemblablement dans la capitale française grâce aux marchands italiens actifs à Paris et à Londres.

Commercer au temps de la guerre de Cent Ans.

Le cas de l'Italie centro-septentrionale au xiv^e siècle

Ignazio A. M. Del Punta

Commercer au temps de la guerre de Cent Ans était-il plus ou moins facile, plus ou moins dangereux qu'auparavant ? La réponse paraît facile dès lors que l'on s'intéresse à la France et à l'Angleterre ou aux pays voisins comme l'Italie. Un conflit aussi long et difficile est forcément à l'origine d'une

hausse des prix. Pour autant, il faut par ailleurs se demander si la guerre a été la seule cause des nombreux changements intervenus au cours des xiv^e et xv^e siècles. Il convient également de reconnaître que, si cette conjoncture a jeté les bases de la croissance économique de l'époque moderne, le xiv^e siècle a en outre subi, partout en Europe, les conséquences des épidémies et des famines. La présente contribution vise à mieux comprendre et discuter ce qui semble avoir constitué les transformations les plus significatives dans le commerce à moyenne et longue distance de l'Italie centro-septentrionale et dans les échanges économiques commerciaux des régions italiennes avec le nord-ouest de l'Europe pendant la première phase de la guerre de Cent Ans.

Abstracts

JOHN THE FEARLESS (1419-2019)

The assassination at Montereau: the inner circle of the duke of Burgundy

Alain Marchandisse
and Bertrand Schnerb

The Franco-Burgundian meeting at Montereau, which culminated in the assassination of John the Fearless, brings out a clear and objective picture of the events before 1419, the bloody battle of Agincourt, namely of the inner group around Duke John the Fearless at the very end of his rule and life. First, the duke chose a group which represented the noble elite of his court, including a prince of the blood, a brother of the Count of Foix's, a son of Count of Fribourg's, five important Burgundy lords, the Admiral of France. The second most important group in the ducal escort was made up of lords from the two Burgundies to the detriment of the noblemen from the northern principalities (Flanders and Artois) and Picardy, who had been decimated in Agincourt or were with the Count of Charolais, the future Philip the Good. Finally, we must note the dark fate of the Duke's retinue members. Save for those who rallied to the Dauphin, they died alongside their duke, or later from wounds or in prison: the luckiest were put to ransom at a high price.

The death of a prince on a bridge. The iconographic memory of the assassination at Montereau from contemporary Burgundian manuscripts to Liebig trade cards and comics (15th-21st centuries).

Éric Bousmar

There is no contemporary image of the murder at Montereau. At most, we can refer to possible evocations (allusions inside two prayer books, portraits of the duke made after his death). The first visual representations appeared half a century after the event. These are therefore not testimonials but chronicle illustrations, between « living memory », of contemporaries, and cultural memory. Four miniatures are discussed, all painted within the political context of the Burgundian Netherlands. They represent a simplified vision of the murder, especially with regards to the number of protagonists, whose identities are problematic in terms of interpretation. These images were undoubtedly part of a pro-Burgundian iconographic programme, justifying the alliance with England with the murderous actions of the Dauphinists. Later on, the assassination at Montereau faded away as an iconographic theme but reappeared with Romanticism. We can see this particularly in France and Belgium in historical

paintings and engravings, and subsequently in other media such as trade cards, historical prints, postcards, illustrated children literature and comics. No less than thirty-nine pictures produced between the 19th and 21st centuries have been found. The variety, and on occasion the ambivalence, of these pictures are highlighted here in relation to context and artistic borrowings.

The literary legacy of Montereau

Jean Devaux

The murder of Montereau resulted in two extensive propaganda campaigns conducted concurrently by the Dauphinists and the Burgundians. Based on information disseminated by each of the two camps and extensively amplified by rumour, these writings are, of course, meant to identify the people responsible for the murder, but above all they aim to better understand the specific circumstances in order to explain an act with huge consequences for the future of the kingdom. One of the authors' concerns is the motives that might have led John the Fearless to consent to entering the bridge at Montereau whilst knowing the dangers he would be exposed to. The chroniclers liked to pay tribute to the Prince's determination and spirit of sacrifice and to his wish to contribute above all to the good of the kingdom. Burgundian writers, keen to

counter theories alleging self-defence, depict the attack as the result of an old conspiracy. However, opinions are more divided on the Dauphin's involvement in the dark deed, some chroniclers being reluctant to admit that the heir to the French throne could have participated personally in so disgraceful an action.

The Prince's body. The image of John the Fearless

Julien De Palma

This paper deals with how the second Duke Valois of Burgundy has used John the Fearless's body to build his image. We have noted three aspects of his body. First of all, the physical body, which allows us to study John the Fearless's appearance. The narrative sources do not give much information save for the fact that he was short. The iconographic sources provide us with a face that may be deemed realistic, characterised by a prominent nose, strongly recessed lips and a chin with a bulging tip. Alongside the physical body, it is possible to observe the idealised body that embodied the ducal functions and the various aspects of the prince's power. The sources also show how John the Fearless adorned his body, especially with rich clothing and military equipment. Finally, in the Second Duke Valois's case, it is important to mention the assaulted body, the target of his murderers' relentless persecution, which was then used by his son, Philip the Good, to make the deceased duke appear as a martyr. This last avatar of the body seems

widespread in the popular imagination to the detriment of the scene orchestrated by John the Fearless himself.

The John the Fearless's residences

Hervé Mouillebouche

John the Fearless (1404-1419) was neither a builder nor a stay-at-home prince. Most of the houses which were used as stopovers during his itineration were constructions inherited from the families of his father and his mother, and were largely unmodified, save for the Hôtel d'Artois in Paris. By considering his movements, the length of time he spent in the various residences and the few standing remains, we can see that he nevertheless often made use of residences in Paris, the Netherlands and Burgundy. In Paris, the Hôtel d'Artois was the only building that had political significance and importance. It was also the place most often visited by the duke and his retinue. The Hôtel de Conflans in Charenton-le-Pont was merely used on his travels to and from Troyes and Burgundy. In Flanders and Artois, Duke John lived in Arras and Lille most of the time but he visited Ghent and Bruges frequently, which also offered some comfortable urban residences. Occasionally, the duke was able to use the residences of Counts, in Sluys, Male, Ypres, Oudenarde, Douai, Lens, Hesdin and Saint-Omer. In Burgundy, ducal power was organised around the ducal residence of Dijon, this being Duchess Margaret of Bavaria's habitual residence. In the periphery of Dijon, the castles

of Talant and Rouvres were used as places of protection against the plague and for rural pursuits. The other ducal castles were administration centres; only Argilly, Montbard and Châtillon hosted the duke and his retinue. In 1418, John the Fearless began the construction of a new wing at the ducal residence of Dijon, expressing his wish, perhaps sincere, "to take his rest".

Michelle of France

Jacques Paviot

The figure of Michelle of France (1395-1422), daughter of Charles VI and Isabelle of Bavaria, and wife of Philip the Good, Duke of Burgundy, is little known, being sparsely mentioned in both archives and narrative sources. However, it is possible to study her life. Seventh child and fifth daughter of France, we know about her childhood in the Hôtel Saint-Paul and subsequently in the Louvre: the decor of her apartments, as well as her education (ABC, breviary, book of hours, book of psalms). A marriage contract was entered into when she was eight, she was betrothed at nine, had a church wedding at ten and was living with her husband in Flanders, becoming "Madame de Charolais" at fourteen, using a diamond-shaped heraldic seal. In 1415, her father-in-law, John the Fearless, created a double household for the young couple, but their surrounding entourage must have been less numerous than in Paris. After the murder of Montereau, Michelle became the Duchess of Burgundy, but in a climate of distress as her husband refused to see her as she was the assassin's sister. However, politics (and mutual feelings?) took over and she

fulfilled her representative functions in Flanders and in Artois; eventually she was designated lieutenant of these two counties in 1421. She died suddenly in Ghent on 8 July 1422, mourned by her Flemish subjects. Suspicions of poisoning were evoked; an investigation took place but proved inconclusive. Philip the Good ordered her tomb only in 1435 (it was built by 1443 but destroyed in 1576) and organised a mass for the salvation of her soul in 1458. Although her life was short, it is an example of a princess's life at the end of the Middle Ages.

**The practice of mercy
by John the Fearless
and the Duchess
Margaret of Bavaria**
Rudi Beulant

The Dukes of Burgundy had practised a right of pardon using letters of remission since the time of Eudes IV in the first half of the 14th century. This right, re-introduced at the time of Philip the Bold's accession to the duchy, is more complex to analyse in the case of his son John the Fearless, especially due to the state of documentation. Only around ten letters of mercy, pardon or remission have survived, covering a period of fifteen years, raising the question of the frequency of the duke's use of grace over this period. Because of the lack of actual letters, we must look to the financial records of the southern part of the Burgundian territories to find further evidence of pardons and remissions accorded by the Duke, demonstrating that he did deploy the same right as his father had done. John the Fearless was not the only one to

show mercy towards criminals, since his wife Margaret of Bavaria also did. However, the princess's right was limited and she could only accord mercy to robbers who had stolen goods to a certain value, but it seems that this function was extended after her husband's death. Finally, although the kind of letters issued by John the Fearless did not change from those issued by his father, the financial records show an important evolution in the number of fines imposed in addition to letters of remission, thereby creating a distinctive Burgundian practice in the exercise of mercy.

**THE TREATY
OF TROYES.
WHEN FRANCE
BECAME
ENGLISH.**

**The Treaty
of Troyes,
a peace treaty
or law for the
kingdom?**

Jean-Marie Moeglin

The Treaty of Troyes has often been considered as an exceptional event of the Hundred Years' War. The article demonstrates that it must be placed within the context of this war. It was not presented as the transfer of the kingdom from one dynasty to another, but as a peace treaty between two kingdoms and their suzerains; succeeding where the treaty of Brétigny-Calais failed, it created an eternal peace between the two kingdoms of France and

England. Henry V and, after his death, the "double monarchy", endeavoured to obtain the agreement of all the French people to the Treaty of Troyes. The expression "the oath to final peace between the kingdoms of France and England" is stated in a document issued by Henry V during the siege of Melun on 22 July 1420 and reproduced by Monstrelet. Nevertheless, the authors of the Treaty of Troyes were conscious of the weakness of the judicial construction on which its transformation into a "final" peace treaty was based. Inspired by the *lex publica* model of Roman antiquity, they undertook to make a new "constitutional" law for the kingdom of France. Transforming the Treaty of Troyes into a law of the kingdom and requiring the oath of all inhabitants, the double monarchy led a fundamental project to re-found the *communitas regni*, which would be guaranteed by the oath of all to a law protecting the common good. The Treaty of Arras in 1435, however, brought a definite end to this project and the Treaty of Troyes became part of the dark legend of French history.

Henry V in Troyes
Anne Curry

Henry V entered Troyes on Monday 20 May. The treaty was sealed at the cathedral the following day, and the wedding of Henry V and Catherine took place at the church of St Jean-au-Marché on 2 June. Henry left Troyes on 4 June having spent 15 nights there, a brief period but one which was of great significance. His stay in Troyes features in a large number of contemporary chronicles written

on both sides of the Channel, as well as in personal letters and in the English and French royal archives. As a result, we can trace back his presence in Troyes day by day as well as considering the arrangements made within the city for his stay. It was quite rare for two kings to find themselves in the same location. Formal meetings between kings were seen by contemporaries as the highest level of diplomacy, but were not common. The kings of England and France met four times during the Hundred Years' War. Studying such meetings reveals the fluctuations in the fortunes of both sides. We can therefore set the meeting in Troyes in 1420 within this context.

Philip the Good and the Burgundian presence in Troyes

Alain Marchandisse and
Bertrand Schnerb

When Philip the Good was in Troyes on 21 May 1420 along with the royal family, while the conflict between the crowns of France and England was about to reach a crucial juncture, he was accompanied by a noble elite destined to provide the main frameworks for the Burgundian state over the following decades. Ten years on, some of these noblemen would be in the first promotion of the Golden Fleece. Some of them had served John the Fearless before offering their service to his son, while others were on the path to a higher status. Whatever the case, in the town of Troyes, the then "capital of the Burgundian state", the arrival of the prince's company had a positive effect on some

sectors of the economy, such as the horse market.

Henry V and Catherine of France: reflections on their marriage following the Treaty of Troyes

Stéphanie Richard

The article re-examines the marriage of Henry V and Catherine of France, a union studied previously by historians principally from the viewpoint of the consequences on patrimony and succession. Initially, the paper deals with the different steps of the *processus* that resulted in the matrimonial alliance between the king of England and the French princess. It shows that this marriage happened in an admittedly exceptional judicial setting, but that it corresponded to a fairly common princely alliance strategy and was in fact the culmination of a long-term project of a marriage between England and France. The article goes on to analyse how Henry and Catherine operated as husband and wife in order to reveal what we can learn about the couple's private day-to-day, their feelings and the nature of their relationship. Even though the emotions felt by each of the two partners towards each other will remain forever unknown, this article shows that Henry V and Catherine of France endeavoured to fulfil their marital roles, as imposed by social norms, to form a well-functioning couple. They also worked in various ways to demonstrate publicly their good relationship. Consequently, they constituted an effective royal couple on the political stage.

The Treaty of Troyes and the subjection of rebellious cities: the case of Compiègne (1422-24)

Rémy Ambühl

The peace treaty of Troyes did not put an end to the war. The double monarchy put in place had to subdue the rebellious town, cities and subjects who refused to accept the treaty. The town of Compiègne, controlled by the Dauphin's partisans from 1418, which is the subject of this contribution, was surrendered to Henry V in June 1422, conquered back by Charles VII's forces in January 1424, before being surrendered three months later to the Duke of Bedford. This case study offers a unique point of view on the extent and limits of the double monarchy's tolerance in the face of rebellion and repeat offences, and its subjection methods. It shows us that, beyond mere words – the double monarchy stated its right to punish the rebels loudly and clearly, the approach was not that harsh, revealing a "flexible" process of conquest and subjection that depended on free will to take the oath to the final peace and the rooting of the population "or country of its nation".

Emblems of the double monarchy (1338-1420-1453). How English kings adopted French royal emblems

Laurent Hablot

After several centuries of emblematic confrontation, the lily of France and the leopards

of England were united in 1422 under the single king of a double monarchy. Far from imposing his own heraldic image, which had been patiently consolidated imitating the French example, the English king, now the king of France, chose to exploit the powerful symbolic capital of the lily and royal symbols, melding together the emblematic depictions of the two crowns. This process, which had begun with Edward III, was strengthened by Richard II before the circumstances enabled the Lancastrians to put it into practice. The appropriation of the same emblematic patrimony by the two rival princes, Henry VI and Charles VII, obliged the latter as king of France to adapt his own heraldic emblems to impose his legitimacy.

Demarcating one's territory: the seals and coins of the king of England in occupied Normandy (1417-1449)

Arnaud Baudin

A real political programme, the quartering of the arms of France and England, used by King Edward III (1327-1377) since the beginning of the Hundred Years' War, soon depicted on many items – armorials, stained glasses, coins, seals, etc. – and solidified for the long term the English sovereign's claim to the French crown, epitomized by the fleur de lis.

During this century-and-a-half-long conflict, the Plantagenets, and subsequently their cadet branch successors, the Lancastrian, oversaw both their island realm and their continental territories, whether

those belonging to them by law since the middle of the 12th century (duchy of Guyenne) or those gained by the treaties of Brétigny (1360) and of Troyes (1420). The management of such wide lands required specific jurisdiction seals, thereby developing emblems in order to assert the English domination to the people. Using the example of Normandy, the *modus operandi* of the dissemination of these seals, their ordering and their iconography are examined, while analysing how Charles VII developed the heraldic symbols to assert his lordship on the territory from 1429 onwards.

The other Treaty of Troyes (11 April 1564): Franco-English relations in the 16th century and the shadow cast by the medieval rivalries

Sophie Tejedor

This article considers the lead-up to, and the significance of, the treaty of Troyes ratified by Charles IX of France and Elizabeth I of England on 11 April 1564. Sealed between these two young sovereigns, this second Treaty of Troyes was the result of religious and political difficulties that the King of France had faced since the beginning of the 1560s. The agreement of 1564 put an end to the Franco-English conflict triggered by the Treaty of Hampton Court, where Elizabeth I had made alliance with a prince of the blood, Louis of Bourbon-Condé, leader of the Protestant faction during the first War of Religion. In this treaty, the queen had agreed to give her military and financial support to the French Protestants in

exchange for the occupation of the harbour of Le Havre and a pledge to exchange it for the strategic and symbolic town of Calais in the future. A legacy of the long-standing medieval rivalries, the problem of Calais determined the Franco-English relationship during the first half of the 16th century. In 1559, the Treaty of Cateau-Cambrésis which ended the Italian Wars, left the issue open and revived tensions between the two kingdoms. Because of events in the years 1562-1563, Catherine de Medici began a subtle process of negotiation in order to absorb Calais and put an end once and for all to the English's old claims to the kingdom of France.

THE MISFORTUNES OF WAR

Before the Écorcheurs. The abuses of John of Rougemont and his comrades in the Langres region (1416-1417)

Alain Morgat

Although the ravages of the Hundred Years' War in southern Champagne culminated between 1435 and 1445 with the activities of the Écorcheurs, a number of very violent episodes occurred earlier, such as the atrocities committed in 1416 in the Langres region by John of Rougemont and other lords of the area. This particular episode is known thanks to a request for urgent help addressed to the king by the chapter of canons of the cathedral church of Langres. The document

describes, through a detailed report, the ravages committed throughout the Langres region by various lords of the region under the command of John of Rougemont, Lord of Buxières. Although the canons naturally concentrated on the villages within their remit, they covered all the abuses committed by John of Rougemont and his band, thereby providing a first-rate eye-witness account of their misdemeanours, which compare well with those faced by their successors in the 1430s: murder, rape, torture, hostage-taking, theft of livestock, theft of money, theft of food, etc.

John of Rougemont waged a reign of terror for a few weeks in the autumn of 1416 over a territory of approximately 1,000 square kilometres, taking advantage of the evident weaknesses in the exercise of royal authority. Incidentally, it was not the King of France but the Duke of Burgundy who put an end to these exactions at the beginning of 1417 by forcing the looting lords to compromise with the Langrois. Rougemont could not enjoy the benefits of this settlement for long, as he died a few months later.

Desolation, reconstruction: the parishes of archdeaconry of Langrois in the 15th century

Véronique Beauhande-Barraud

The Hundred Years' War was a difficult period for the Champagne region, since it was regularly traversed by armed troops operating for a king or on their own account. The Church of the late Middle

Ages complained much about its poverty and the poor state of its buildings. Pastoral visits bear witness to this, as shown by the example of the archdeaconry of Langres, for which three books of injunctions made after a visit have been preserved. These documents show the reality of the situation at a wider level: almost all the churches in the second half of the 15th century were in need of repair. However, the extent of this disrepair varied considerably: there were few ruined churches from the 1460s onwards. Their condition also seems to improve in the following decades. The cemetery was also the object of attention from the authorities as it formed, together with the church, the very heart of the parish. The pastoral visitor's interest in liturgical items, books and ornaments shows that, at the very end of the 15th century, the building itself was less a matter of concern – no doubt because it was now in a good state of repair – than the benefit of improvement in religious practice and especially the proper administration of baptism and the Eucharist.

“To guard against war’s misfortunes”. Rural communities in France in the face of war during the Hundred Years’ War.

David Fiasson

French society at the end of the Middle Ages can be divided into three parts: those who decide on war, those who wage it and those who suffer it. Many chroniclers take pleasure in describing the helplessness of the latter in the

face of the extreme violence of war. Historiography has rightly criticised this image of later historical prints *à la* Épinal, pointing out the capacity of the villagers to take up arms in the context of a perfectly legal self-defence provided for by the royal decrees. The present contribution takes a different approach, focusing on non-violent forms of protection. There were two ways of avoiding the misfortunes of war: it was enough to put one's person or one's property beyond the reach of the aggressor. A secret room in the house or under the garden could fulfil this role, but the effectiveness of the protection offered by consecrated spaces, churches and cemeteries was underestimated. Despite the very real exactions of the routiers and *écorcheurs*, a significant proportion of the soldiers, who were more disciplined and better supervised, did not dare to attack women taking refuge in a cemetery. Moveable goods of value – tools, grain, bacon, clothes – were sometimes hidden in a secret chest (a “mouse hole”), or stored in the church, but it is true that, increasingly fortified, the church also offered a real protection. For the more fortunate, it was possible to shelter their valuables, for a price, in fortresses considered impregnable: Mont Saint-Michel is a good example, a veritable “safe” on the frontier.

The abbey of Morimond during the Hundred Years’ War (1330-1460)

Benoît Rouzeau

The study of the archives of the abbey of Morimond from 1320 to 1460 is a good means

of observing how the fourth daughter of Cîteaux experienced the period of the Hundred Years' War. The records for this period, namely 268 original documents, summaries and copies, are numerous enough to reflect the weight of the conflict on this monastery, even if the chronological distribution of the documentation is far from even. By cross-referencing this data with that of archaeology and chronicles, it appears that the abbey did not suffer too much in the first phase of the war. It was not until 1438-1439 that the site was devastated by the Bastard of Bourbon. The war even seems to have been for the monastery a means of reinforcing its patrimony through recovering the lands of the house of nuns at Belfays at the turn of the 14th and 15th centuries, and by increasing its urban possessions in the area between Langres and Neufchâteau. At the same time, it obtained authorisations to protect its property at La Mothe, and its position was also strengthened in small local towns such as Lamarche and Montigny.

Certain acts at the beginning of the 15th century show a part of its temporal rights devastated, in particular the mills. This reflects a drop in income that affected many monasteries. The troubles of the time are also reflected in the fact that the abbey deposited its cartulary for safety in the Dominican convent in Langres. This deposit is revealed when the monks recovered their archives in 1449, a sign that the region was now more or less at peace.

'War is the happiest thing'. The chivalric ideal and the reality of war

Lois Forster

The battle of Agincourt is often considered as marking the decline of chivalry. This sense of obsolescence was disguised by the staging of lavish tournaments, which gave the participants vain glory far removed from the reality of the "misfortunes of war". However, a close and cliché-free analysis shows that the chivalric ideal, widely maintained in a broader social context, continued to be expressed and to retain both its place and its meaning in a military context.

The yearning for achievement at an individual level prompted the launch of personal challenges of limited tactical value but with a real impact on the morale and motivation of troops. By such means, the voluntary exposure of a knight to danger, wishing to show his prowess, led to a collective reaction. The esprit de corps between men-at-arms translated into the practice of mutual aid by imitation. When a war leader exposed himself to the harshest of battles, his example galvanized his men. Finally, the desire to distinguish oneself led to versatility. Paradoxically, while we can imagine the proud but obsolete valiant knight confining himself to charging on horseback, the warrior in search of recognition was among the quickest to fight on foot when circumstances required it. At the end of the day, in the eyes of medieval observers, it was the lack of chivalric spirit that led to harsh defeats, not the obsolescence of the mind-set itself.

'DRIVING THE ENGLISH OUT OF FRANCE'

The spirituality of Joan of Arc

Catherine Guyon

Joan of Arc's spirituality is an essential element in understanding her amazing adventure but it is a complex subject because it touches on the supernatural. First, Joan was a Christian conforming to the rules of the Church, especially those imposed by the fourth Lateran Council. Initiated into the faith by her mother, within a highly religious family which included churchmen and participated in pilgrimages, Joan was a parishioner of Domrémy which was troubled, like other places, by war. Though she visited mendicant friars, especially the Franciscans, in Neufchâteau and in places of military activity, Joan, being truly free in both her life and in her convictions, did not belong to any specific religious group. An exceptional supernatural experience, which she named called "her voices" made her intensify her religious practice: she devoted more time to prayer; her confessions as well as attendance at Mass, being more frequent than those of her contemporaries, amazed all she came in contact with, as did her confident faith in a period marked by fear of mortality, purgatory and the Last Judgement. This experience led her to a total personal engagement - embodied in the nickname "Pucelle" - in a worldly battle to liberate the kingdom of France from the English and their Burgundian allies. This also became a

spiritual battle, with Joan's willingness to go to the stake as the ultimate testimony, founded on a truly theological and prophetic message bringing to mind her ultimate sacrifice in death and the Christian conception of the relationship with God.

Baudicourt and the Barrois

Aymeric Landot

Through looking at the itinerary of the war captain, Robert of Baudicourt, this article aims to understand how the conflicts of the Hundred Years' War can be seen from a regional and familial point of view. Robert of Baudicourt's name is inextricably linked to that of Joan of Arc and to the fortress of Vaucouleurs, but a study of the activities of Robert's family, especially his father, Liébaut, allows us to understand the commitment and loyalty which contributed to the captain of Vaucouleurs's own decisions. His range of action reflects the porosity of war practice among Armagnac captains, which are often artificially divided into legal violence and free company depredation. Furthermore, the territorial roots of the family help us understand Baudricourt's military initiatives : acts of violence, deploying guerrilla practices, exploiting a good knowledge of the local terrain, and looting in accordance with need, constituted diversions as well as opportunities for rest and recovery for the Armagnacs. The spatial dimension highlights more clearly the political issues that the Baudricourt family pose: the investment of the family in royal

service and careers in royal administration, including office-holding as bailli, demonstrate the establishment of royal authority in the mid-15th century. Families with stable local roots and visible local power were significant for a king who wished to establish control on the frontiers: the king's authority was more at stake there than anywhere else, since this was where royal power was challenged regularly but where, through such families, it was also reinforced and defended.

The siege of Troyes, the key to victory

Laurent Vissière

At the beginning of July 1429, Troyes was the first serious obstacle encountered by the army of Charles VII. The stakes were high, both strategically – Troyes formed a key stage on the road to Reims – and symbolically – Troyes was where the treaty promoting the double monarchy had been sealed, disinheriting Dauphin Charles. The citizens of Troyes feared the latter's vengeance but they had the resources to resist. To everyone's surprise and almost without fighting, they preferred to open their gates to him. Despite its brevity, this siege provides a comprehensive overview of the material and psychological problems of siege warfare. On a material level, the French army had neither reserves nor logistical strength and could not therefore envisage a real siege. From a psychological point of view, there were extremely intense exchanges of oral and epistolary messages, rantings, promises and intimidations.

Ultimately, it was by a bluff that La Pucelle made the defenders give in. But the surrender of Troyes had far more important consequences than the simple capture of a city: the generous pardon of the Dauphin and the lack of reaction from the Anglo-Burgundians encouraged the other towns of Champagne (and this part of the kingdom) to surrender. In this sense, it was in Troyes that the Treaty of Troyes was defeated.

'And he sold and delivered her to the English for money': John of Luxembourg and Joan of Arc: the story of a war captain at the heart of the civil war

Céline Berry

From the end of the 15th century, John of Luxembourg, Joan of Arc's jailer who sold her to the English, suffered a reputation as a traitor, having sacrificed virtue, courage and his country for a few thousand pounds. However, contemporary sources testify to his procrastination in the face of repeated requests from the English, to which he seems to have been forced to acquiesce by the Duke of Burgundy, the difficulties of the siege of Compiègne and the absence of a ransom offer from the French. He visited Joan when she was detained in Rouen and was concerned about her fate. We can wonder about his feelings towards Joan but we have no direct source that can give us any information: John never mentions her in the later documents that we have. Beyond Joan of Arc's capture, 1430 was an eventful year

for John of Luxembourg: in January, he was included in the first promotion of the Order of the Golden Fleece; during the summer, he was given command of all the Burgundian troops at Compiègne, but did not manage to complete the siege; and, at the same juncture, by the death of his cousin Philip of Brabant followed by that of his aunt Jeanne of Luxembourg, he and his brothers came into possession of the inheritance of their uncle Waleran of Luxembourg. Thus, although aware of the military value of his hostage, John of Luxembourg was, in 1430, occupied with more immediate matters.

TRADE AT THE TIME OF THE HUNDRED YEARS' WAR

Markets and export trade in the Netherlands (14th-15th centuries)

Jean-Marie Yante

Whereas commercial exchange run out of steam in the other four cities within the cycle of Flemish fairs, the city of Bruges contributed to the emerging hegemony of the “Venice of the North”, which was soon to become “the core of the economic system of north-western Europe”. In the course of the last decades of the 15th century, however, activity in the city declined sharply, and foreign merchants left the city for Antwerp. The growth of the Brabant fairs (Antwerp and Bergen-op-Zoom) benefited from

favourable tax conditions. This was the market par excellence for English cloth, for which Germany and Central Europe were significant markets. In Brussels, the “capital” of the Burgundian rulers, luxury cloth was the basis of the local economy before it fell out of favour. With notable exceptions, the Mons fair in the county of Hainaut, the fairs in Namur, Huy and Liège in the Mosan region, the Schobermesse in Luxembourg and others only had a regional influence. The decline of traditional drapery, especially Flemish drapery, has been questioned. Light drapery, tapestry and cloth making fed the export trade of the Netherlands, along with metallurgical production, including brass manufacture, mainly in Dinant and Bouvignes in the Meuse valley. In the middle of the 15th century, a wide range of articles was exported to England.

Administration of the fairs of Saint-Étienne de Troyes: from crisis to the reconfiguration of urban space (14th-16th centuries)

Jacky Provence

Ecclesiastical establishments in Troyes have left important archival and manuscript collections, no more so than in the case of the chapter of the collegiate church of Saint-Étienne. Their archives show that this establishment had become an important ecclesiastical lordship within the city of Troyes as well as in the whole of southern Champagne, being endowed with a considerable landed heritage and resources from the fairs of Saint-Jean and Saint-Rémy. In the face of successive crises from the

second third of the 14th century and the slowdown, if not the end, of international as regional and local trade because of epidemics and wars, income from the fairs was among the first revenue to be affected. This crisis resulted in the deterioration of the urban space, which had been so active, dynamic and busy at the time of fairs. The study of financial accounts gives the impression that a commercial wasteland developed in the area of the city where the fairs had been held. Faced with the disappearance of significant income, the canons began a policy of converting the area where their fair had been held, transforming it into a new dynamic space for craft and residential production. This policy went hand in hand with the municipal desire to invest in the city centre, contributing to the recovery of the town while renouncing not only the income generated by the Champagne fairs but also, as a result, the restoration of the fairs themselves.

Attempts to preserve and revive the fairs of Champagne in the 14th and 15th centuries

Jean-Marie Yante

While difficulties are evident around 1315-1320, various reasons have been put forward to explain the gradual disappearance of the Champagne fairs as the major bases for international trade: the transformation of the western economy at the end of the 13th and beginning of the 14th centuries; the expansion of fairs throughout the whole of Europe; the annexation of Champagne to the royal domain; the beginning

of the Franco-Flemish war; the growing establishment of fixed points of trade; the increased burden of taxation on trade; and the competition of the maritime routes between the Mediterranean and the North Sea. Yet many of these arguments call for a re-examination. Rulers of the 14th and 15th centuries, driven by varying preoccupations, tried to ensure the survival and the revival of the Champagne fairs. The work undertaken to make the Seine navigable as far as Troyes was part of an ambitious project for general reform of the organisation of the fairs. The concession of three fairs to Lyon by Charles VII in 1443, with the aim of competing with the Geneva meetings, aroused strong emotions. Lyon finally lost its fairs in 1484. The battle for succession was played out between Bourges, Lyon and Troyes. The latter was granted two fairs in 1486, and obtained two more in 1510 and 1521, but the great era of the Champagne fairs was irretrievably over.

Commercial circuits and consumption in Rouen at the end of the Hundred Years' War

Anne Kucab

The effects of the Hundred Years' War were particularly significant in Normandy during the first half of the 15th century, especially because of the English "occupation". But did this change the economy of Rouen? It led to the inevitable displacement of population and the modification, or even the ruin, of some economic networks, but it offered opportunities

for some. Several historians, including Michel Mollat, have shown to what extent the Hundred Years' War could be perceived as a disruption with complex ramifications. The rich Rouen sources that we have for the middle of the 15th century (especially accounts and municipal deliberations) enable us to get a nuanced understanding of the consequences of the war for one of the most significant cities in the kingdom of France. They also permit us to follow day-to-day changes where the people were forced to apply for exemptions or delays in payment. Faced with that situation, the Normans demonstrated a keen understanding of trade networks and the events that affected them, thereby showing a capacity to cope with economic crises.

The English cloth trade in France during the Hundred Years' War Milan Pajic

It is generally accepted that English cloth disappeared almost entirely from the continent during the Hundred Years' War. The studies that deal with exports focus on production in England, rather than the international destination of the cloth, but they suggest that Aquitaine represented an important market. By combining sources from both sides of the Channel, including customs accounts, inventories of the possessions of foreign merchants in England, and princely households in France, this paper seeks to demonstrate that large numbers of English cloths arrived in French towns

by customary as well as new routes. High quality cloth was sold without difficulty to princely customers. Lower quality cloth, intended for the local population, was mostly exported to Aquitaine and Brittany and then transported inland. Other cloths probably arrived in the French capital through Italian merchants active in both Paris and London.

Trade during the Hundred Years' War. The example of central and northern Italy in the 14th century Ignazio A. M. Del Punta

During the Hundred Years' War, was trade easier or more difficult, was it less or more dangerous, than it had been earlier? The answer appears straightforward when looking at France and England, and at countries such as Italy. Lengthy and arduous conflict would inevitably cause prices to rise. Yet, we must ask whether war alone was responsible for all the changes that occurred in the 14th and 15th centuries. Whilst we see in the 14th century the foundations of the economic growth of the modern era, we should not forget that the whole of Europe also suffered the consequences of epidemic and famine. Our aim is to come to a better understanding of the most important transformations in the medium- and long-distance trade of central and northern Italy and in the commercial exchanges between Italian regions and north-western Europe during the first phase of the Hundred Years' War.